

MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — Le *Mage*, opéra en cinq actes et six tableaux, de M. Jean Richepin, musique de M. J. Massenet.

Depuis longtemps, les guerriers de l'Iran et du Touran luttèrent sans trêve. L'antique Bactriane s'effrayait du constant passage des chevaux et des cavaliers, des éternels cris de bataille, de l'écroulement des édifices et de la flamme des incendies. C'était, dit M. Richepin, environ deux mille cinq cents ans avant la venue du Sauveur. Un chef vaillant, du nom de Zarastra, mena glorieusement les Iraniens à la victoire, et la Reine même du Touran, la rayonnante Anahita, subit, avec ses soldats et ses capitaines, l'affront de la captivité. Nous sommes, quand se lève la toile sur le nouvel opéra de M. Massenet, au lendemain de cet écrasement, dans le propre camp du vainqueur, aux portes de Bakhdi, la cité royale. Les tentes s'alignent sous le ciel noir.

De ci, de là, pétillent des torches. Quels sont ces malheureux qui gémissent, au premier plan, couchés autour d'un cèdre immense dont le branchage s'arrondit en dôme ? Ce sont les prisonniers touraniens, murmurant une chanson du pays. Sous les perfides insinuations d'Amrou, le grand-prêtre iranien, ils s'étaient soulevés — et voici que le lâche les abandonne. Bien plus, il les poursuit d'une haine forcenée. Alors que les trompettes de l'armée sonnent le lever du jour, celui qui ordonne de pousser les vaincus vers la ville, le fouet à la main, comme un bétail, c'est Amrou lui-même. Quels desseins nourrit-il ? On ne sait. Une seule tendresse apparaît, ainsi qu'un point lumineux, en cette âme ténébreuse : le grand-prêtre n'a de cœur que pour sa fille unique, la belle Varedha.

Des officiers vont et viennent aux abords de la tente de Zarastra le Victorieux ; Zarastra ne s'est pas montré encore. Vers les cèdres où les Touraniens pleuraient, Varedha s'avance, le visage illuminé d'espoir. Elle aime d'amour le jeune héros ; elle ne veut point tarder à lui confier son rêve. Hélas ! Zarastra la repousse ; il ne s'appartient plus ; son âme est emplie d'une autre image. Et, tandis que s'éloigne la fille du prêtre, dévorée de jalousie, elle voit s'approcher la pâle reine du Touran. Ainsi éclate à ses yeux l'affreuse vérité : le triomphateur s'est soumis à sa captive ! Il aime, il est aimé. Le cœur de Varedha se brise. Ah ! si elle pouvait mourir !

Mourir ! Eh bien, elle mourra. Le second tableau nous transporte dans les souterrains du temple de la Djahi, la déesse iranienne. Des antres effrayants, aux voûtes basses massivement taillées en plein roc ; une salle énorme, tenant de la chambre funéraire et de la ruine, au centre de couloirs où l'œil ose à peine plonger ; un raide escalier coupant, presque à pic, la vertigineuse muraille, et, sous les profondeurs entrevues, d'autres profondeurs devinées encore : tel est l'aspect des choses. Des chants de joie retentissent là-haut. Ces acclamations, la fille du grand-prêtre les fuit avec désespoir.

La lampe à la main, elle s'engage en sanglotant parmi cette épouvante. Où va-t-elle toujours plus avant dans l'oubli de tout, dans le mystère et dans la mort ? Soudain, la voix d'Amrou traverse le silence : « Varedha, Varedha, je t'apporte la vie. Reviens à toi ; j'assurerai ta vengeance. — Se venge-t-on, père, de celui qu'on aime ? Allez, Zarastra m'est toujours cher. — Veux-tu donc qu'il soit heureux avec une autre femme ?... » A ces mots, la jeune fille se jette éperdument dans les bras de son père. Non ! non ! Anahita ne lui ravira point sa place. Le destin parle : il faut qu'elle soit vengée.

La ville de Bakhdi resplendit maintenant, au grand soleil, sur la hauteur. Ce ne sont, devant nous, que palais à colonnes, temples majestueux, blancs édifices dont les silhouettes s'entremêlent et dont les façades de marbre scintillent à l'envi. Une haute galerie, au fond de la scène, semble relier la demeure royale au reste de la cité. A gauche, des colosses à tête d'homme, à corps de lion, soutiennent un portique. A droite, à l'abri d'une colonnade, où d'étranges masques de bronze s'ajustent en chapiteaux, se dresse le trône du Roi. Lentement, les triomphantes cohortes de Zarastra défilent au son des fanfares. La tourbe des captifs marche, ensuite, en son sinistre accablement.

* * *

Puis, des esclaves se présentent, portant, sur leur épaules, tous les trésors conquis, rutilants amas de merveilles. Quelle récompense va réclamer le vainqueur ? Peu lui importent les froids honneurs, les hommages stériles et les richesses. Voyez, dans cette litière qui passe, enveloppée de légers voiles, la pâle reine du Touran. C'est elle que Zarastra désire. Daigne le Roi l'accorder à son amour.

Le Roi, certes, n'a rien à refuser au fier soutien de son empire. Mais, juste à ce moment, paraît le grand-prêtre avec Varedha. Cet hymen est impossible : Zarastra dès longtemps, a juré sa foi à une autre femme. La justice commande qu'il tienne son serment. Quelle est cette femme dont on parle ? — C'est Varedha. Le héros en vain proteste de son innocence. Les prêtres de Djahi jurent par les Dévas qu'il en a menti. Anahita l'écarte d'elle et le prince, au nom des paroles données, le condamne à épouser humblement la fille d'Amrou.

Cependant, sous un tel coup, le héros se redresse. Malédiction sur les imposteurs conjurés contre lui ! Malheur à qui a porté de faux témoignages ! Loin, bien loin, les ornements du triomphe. Zarastra ne craint plus rien. Mortes pour lui, à tout jamais, sont les gloires de la terre.

Il n'a plus d'espoir qu'en Mazda, dieu de vérité.

Entre le seconde et le troisième acte, il s'est passé ceci, que le vainqueur des Touraniens, retiré sur la sainte montagne, est devenu un grand mage, et que des disciples sans nombre se sont groupés à ses côtés. Ecoutez l'orage qui gronde. Dans le ciel livide se précipitent les éclairs. Par de là, les rochers qui s'escarpent jusqu'à l'horizon, la voix du Mage vibre en de longs accents de prière.

Les néophytes, agenouillés sous la brume, jettent aux vents de lentes psalmodies. Tout d'un coup, la foudre s'abat; les éclairs s'éteignent, les vapeurs s'envolent, et le prophète redescend vers le valloir, chantant les hymnes de l'espérance et de l'extase. Or, étant demeuré seul, abîmé en ses contemplations, une femme, soudain, l'arrache à soi-même. O misère! c'est Varedha, dont l'impure passion ne se résigne pas au sacrifice. Une dernière fois, Amrou s'apprete à soulever les Touraniens. Le trône d'Iran doit tomber; il ne tiendrait qu'à Zarastra de le relever avec la fille du prêtre. Le cœur tranquille du Mage n'est point troublé de ce nouvel assaut.

Seulement, la tentatrice trouve moyen de réveiller en lui la souffrance humaine. « Tu penses toujours à ton Anahita, lui dit-elle. Sache donc que demain, au temple, elle épouse le roi de Bakhti. » Le Mage tressaille à ces cruelles paroles. L'angoisse de son humanité le tient. Il croyait s'être élevé au-dessus des conditions terrestres. Hélas! il est resté un homme de douleur...

Varedha, du reste, n'a pas menti: la reine de Touran va s'unir au roi d'Iran. Au sanctuaire de la Djahi, les cérémonies commencent. La gigantesque statue de la déesse sculptée dans un bloc de granit monte jusqu'au faîte du temple, les mains posées sur ses genoux, les seins rigides, le visage impassible.

Tout est merveilleux aux alentours, ruisselants de pierreries et d'or, depuis les voûtes colossales aux assises étagées en encorbellement, jusqu'aux parements qui miroitent. On célèbre, présentement, par des danses symboliques, les mystères de la Djahi. Une jeune prêtresse est initiée aux secrets de l'universelle charmeuse! Alors le roi d'Iran est introduit avec la reine de Touran. C'est l'instant où leur union va se consacrer par l'échange de leurs vœux. Anahita accepte-t-elle pour son époux celui qui l'adore? O surprise! Elle refuse. Le souvenir de Zarastra lui est brusquement remonté au cœur. D'une voix très haute, le prince commande: L'hymen est prononcé. Mais quel fracas se fait entendre à distance? Quel bruit d'armes retentit? C'est une armée de Touraniens qui se rapproche. La royale cité de Bakhti est forcée, le temple est envahi, la mort plane et la flamme tourbillonne. Gloire, gloire, gloire à la reine Anahita!

Quelques-uns se demanderont comment cette brusque invasion a pu se produire. Le public n'en est pas informé. Tout ce qu'on peut savoir, c'est que le grand-prêtre Amrou aomenté la révolte. Ce grand-prêtre est vraiment un bien discret conspirateur!

Quoi qu'il en soit, l'heure prédite de la ruine est arrivée. Plus rien de l'orgueilleuse ville! De l'orgueilleux sanctuaire, plus rien, sinon la statue de la déesse, intacte, sous une arche à demi effondrée. La plaine est jonchée d'informes débris, d'où sortent des fumées. Des cadavres de toutes parts. Mort, le Roi! Mort, Amrou! Mort, les archers! Mort, les prêtresses! La désolation a passé partout son niveau. Zarastra pleure sur son peuple anéanti.

Dieu! s'il allait retrouver, maintenant, parmi ces dépouilles mortelles, tout ce qui fut Anahita! Non. Anahita est vivante. Elle est sous ses yeux, elle est dans ses bras. Le dieu du feu qu'il sert ne lui impose point de renoncer à son amour... Que Varedha, haineuse, s'éveille à présent du sommeil de mort, qu'elle invoque Djahi et que les flammes, après son incantation, s'élancent plus furieusement du sol et bondissent comme les vagues d'une mer embrasée, il n'importe! Devant le Mage et sa bien-aimée, les flammes s'écarteront d'elles-mêmes. Les calculs de la perversité se retournent contre le pervers.

On connaît la puissance d'expression lyrique de M. Richepin. Je n'étonnerai donc personne en assurant qu'il a prodigué, dans son poème, les belles images éclatantes. S'ensuit-il que son œuvre me paraisse sans défaut? Assurément, non. Ces cinq actes, dont je viens de résumer à grands traits la fable, ne sont ni très nourris de faits, ni très serrés d'idées, ni très riches d'émotion, ni très vivants. C'est une improvisation, ce me semble, et qui a moins de fond que d'apparence. Les caractères, regardés de près, laissent voir peu de solidité. La retraite de Zarastra sur la montagne, insuffisamment préparée par l'étude intime de sa nature et nullement pressentie, manque d'effet dramatique.

J'ai lu, récemment, dans un journal que l'auteur a voulu montrer « la prééminence de l'idée de vérité parvenant à subjuguer le cœur et à conquérir l'esprit ». Si tel a été le but de M. Richepin, il ne me paraît pas qu'il ait atteint le moins du monde. Son Zarastra devient mage à la suite d'un profond dépit plutôt que d'une crise morale. Les incidents du drame ne nous éclairent point sur son initiation aux splendeurs intérieures; ses paroles ne nous ouvrent, sur la sublimité de ses doctrines, que les plus vagues aperçus. Enfin, son être demeure absolument flottant entre le rationalisme mystique et l'attrait passionnel. Je n'en veux pour preuve que ces vers, chantés par le héros, au cinquième acte, aux pieds d'Anahita:

Où!... ce Dieu du feu, ce Dieu que j'adore,
C'est le Dieu d'amour, c'est le Dieu qui dore
Les fruits de ta chair, les fleurs de tes yeux!
C'est le Dieu qui luit quand tu te dévoiles;
Et dans le soleil et dans les étoiles,
C'est toi, toujours toi, que je vois aux cieux!...

Au demeurant, si la pièce n'offre ni l'intérêt dramatique qu'on souhaiterait, ni la portée de philosophie à laquelle on prétend pour elle, personne ne saurait disconvenir, d'abord, que les situations n'en soient musicales, ensuite que la forme imagée et variée en rythmes puisse séduire un compositeur. Les vers de M. Richepin portent en eux divers caractères de musique. Mais c'est le moment d'en venir à la partition de M. Massenet.

Disons-le nettement: le *Mage* accuse un sérieux effort. Le nouvel ouvrage de M. Massenet est, en général, d'un style plus serré que ses aînés. On y découvre, parfois, plus de souci de la vérité dramatique et l'union y devient plus intime entre les vers et la musique.

Non content de proscrire, avec une relative sévérité, ces effets vocaux de pure convention qui n'ont d'autre raison que de provoquer l'applaudissement, l'auteur a rompu, mieux qu'il n'avait fait encore, avec les coupes consacrées, ces successions d'airs et de morceaux d'ensemble,

rattachés par le lien si frêle du récitatif. La trame générale tend à devenir symphonique.

Mais si nous applaudissons à l'effort, nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'il soit couronné d'un plein succès. Au point de vue de l'abondance des idées et de leur nouveauté, nous ne tenons pas le *Mage* pour un des meilleurs ouvrages de M. Massenet et nous n'y trouvons pas l'équivalent des belles pages du *Roi de Lahore*, par exemple.

Cette réserve faite, nous n'aurons point de peine à citer, dans le *Mage*, nombre de choses charmantes, quelques-unes de réelle valeur. Et il ne sera pas nécessaire d'aller bien loin; le début étant d'un agrément rare. Rien de plus pénétrant que ce chant mélancolique des prisonniers touraniens, si heureusement interrompu par la brutale fanfare des vainqueurs. L'orchestration de ce morceau est d'une belle couleur, et j'ai encore dans l'oreille l'effet si heureux de la clarinette jouant au grave, pendant que le prisonnier murmure: « Par les monts, par les vaux... » Excellent encore le réveil du camp, avec ces sonneries caractéristiques, partant de droite et de gauche, de plus en plus nourries et aboutissant à une formidable explosion.

Sans être à la hauteur de cette première scène, la phrase de séduction chantée par Varedha: « Je suis sa prêtresse et je suis belle! » a bien son prix. Elle est d'une couleur étrange, d'un sensualisme troublant qui conviennent au personnage et dont nous aurions aimé à retrouver l'empreinte au cours de l'œuvre.

J'aime moins le motif d'amour d'Anahita. C'est une phrase d'un tour agréable, mais qui répond mal à la passion héroïque de Zarastra et de la reine des Touraniens.

La tendance à la mièvrerie s'accroît dans la cantilène: « Ah! ce mot divin est sur ma bouche. » Ici, nous tombons même dans la formule.

Le deuxième acte débute heureusement. M. Massenet y développe un motif sombre et violent, que nous avons déjà entendu au premier acte et qui reviendra plus d'une fois avec le personnage de Varedha. Dans le monologue de la fille du grand-prêtre, je remarque un bel accent sur ces mots: « Là, je n'entendrai pas ces chants de fête... »

La grande scène entre Amrou et Varedha commence bien. Il y a, sous la phrase: « J'ai consulté les dieux... » une belle et douce sonorité de cuivres, qui n'a que le tort de durer trop peu. La fin de la scène dévale de Meyerbeer à Verdi.

Bien conduite est la marche qui accompagne le défilé des prisonniers, encore que les idées en manquent de relief. Notons aussi, parmi les meilleurs endroits, la plainte touchante d'Anahita: « Va, tu veux te défendre en vain! » qui fournira, au cinquième acte, la matière d'un poétique lever de rideau.

Il nous faut aller au plus saillant. Mentionnons au troisième acte, dans la scène de la montagne sainte — le Sinai de Zarastra — la phrase

Heureux celui dont la vie
Pour le bien aura lutté toujours...

qui vient en ligne droite de *Marie-Magdeleine*; plus loin les tercets « Sous tes coups tu peux briser... » d'une coquetterie qui, à dire vrai, serait mieux dans la bouche d'une Manon bourgeoise; — au quatrième acte, après un ballet d'un spectacle éblouissant, dansé à ravir par Mlle Mauri, un finale dramatique, un peu écourté, où Anahita pousse le cri de guerre des Touraniens, pendant que ses sujets se livrent à un massacre en règle.

Le cinquième acte, enfin, renferme un joli duo — trop joli pour une situation si tragique — entre Anahita et Zarastra, et le finale, ou, si vous voulez, l'Incantation du feu, qui ne serait pas sans agrément si l'on n'avait présente à la mémoire la scène gigantesque de la *Walkyrie*.

Voilà, très sommairement, notre impression sur le *Mage*.

Il convient que nous rendions justice à l'interprétation.

M. Vergnet est un excellent Zarastra, à la voix généreuse et fraîche. M. Delmas n'est pas moins remarquable dans le rôle du grand-prêtre. Signalons le succès de Mme Fiérens (Varedha), dont l'organe puissant remplit sans effort l'immense salle de l'Opéra, et de Mme Escalais, très applaudie dans le rôle d'Anahita, qu'elle a interprété avec beaucoup de charme. Il serait injuste, enfin, de ne pas dire que la mise en scène — décors et costumes — est d'une richesse et d'un éclat extraordinaires.

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

LE MAGE

Eh bien, je m'étais trompé; la deuxième représentation du *Mage* a tout de même été une vraie première, et, pour m'en rendre compte, il m'a suffi de jeter un coup d'œil dans la salle. Rarement, peut-être, on vit aussi belle chambre, toilettes aussi éblouissantes, épaules aussi endiamantées. Pas un Parisien vraiment digne de ce nom n'avait voulu avoir l'air de ne pas s'intéresser à ce qui se passait dans la Bactriane, deux mille cinq cents ans environ avant l'ère chrétienne. Il n'y a pas à dire, la Bactriane est très à la mode, grâce à M. Richepin. Pendant quelque temps, elle va défrayer toutes les conversations; l'année prochaine, on ira y prendre les eaux.

J'ai dit l'autre jour toute mon admiration pour la mise en scène de MM. Ritt et Gailhard. On sent que ces messieurs ont compris toute la responsabilité qu'ils assumaient en se chargeant de présenter la Bactriane à leur public extraordinaire. Aussi nous ont-ils servi une Bactriane de premier ordre, une Bactriane de derrière les fagots. Je crois même, entre nous, qu'ils ont exagéré et que la vraie Bactriane ne devait pas être si bien que ça. Il me semble que le ministère tient là une occasion superbe pour résoudre la grave question de la direction de l'Opéra. Qu'on fasse venir tous les candidats et qu'on demande à chacun d'eux: « Comment comprenez-vous la Bactriane? » Je doute fort qu'un seul puisse donner une réponse aussi satisfaisante que MM. Ritt et Gailhard.

Mais il est temps de frapper les trois coups. L'action s'engage dans le camp de Zarastra. La tente de ce guerrier s'élève à droite et le fond nous ouvre une perspective agréable sur la ville de Bakhti, aux monuments non moins pittoresques qu'ensoleillés. Zarastra, c'est M. Vergnet lui-même, qui fait sa rentrée dans son bon théâtre de l'Opéra sous ce nom bien bactrien. Pour fêter son retour parmi nous, on a cru convenable de lui donner l'amour de deux femmes charmantes: la rousse Mme Fiérens, et la blonde Mme Lureau-Escalais. Mais il se trouve que M. Vergnet préfère la voix de soprano à celle de contralto. A quoi tiennent les choses, pourtant! Toute la pièce va découler de cette préférence.

Au premier tableau du deuxième acte, MM. Amable et Gardy nous conduisent dans les souterrains du temple de la Djahi. « Qu'est-ce que la Djahi? » me direz-vous. Vraiment, vous ignorez! C'est la déesse de la Volupté.

Ces souterrains, d'une belle coloration verte, ne sont fréquentés que par Mme Fiérens et par son père M. Delmas, autrement dit Amrou, prêtre des Dévas. Profitons de ce qu'ils sont